

DICTIONNAIRE 401177

CLASSIQUE

D'HISTOIRE NATURELLE,

PAR MESSIEURS

AUDOUIN, Isid. BOURDON, Ad. BRONGNIART, De CANDOLLE, D'AUBEARD
DE FÉRUSAC, DESHAYES, E. DESLONCHAMPS, A. DESMOULINS,
DRAPIEZ, DUMAS, EDWARDS, A. FÉE, FLOURENS, GEOFFROY
SAINT-HILAIRE, Isid. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, GUÉRIN,
GUILLEMIN, A. DE JUSSIEU, KUNTH, G. DELAFOSSE, LAMOUREUX,
LATREILLE, C. PRÉVOST, A. RICHARD, et BORY DE SAINT-VINCENT.

Ouvrage dirigé par ce dernier collaborateur, et dans lequel on a ajouté, pour
le porter au niveau de la science, un grand nombre de mots qui n'avaient
pu faire partie de la plupart des Dictionnaires antérieurs.



TOME HUITIÈME.

H-INV.

PARIS.

REY ET GRAVIER, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Quai des Augustins, n° 55;

BAUDOIN FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue de Vaugirard, n° 36.

~~~~~  
SEPTEMBRE 1825.

verte, croît en Espagne dans les lieux sablonneux et arides, des deux Castilles. Elle est petite, herbacée, annuelle et hérissée de poils sur toutes ses parties. Ses tiges sont garnies inférieurement de feuilles oblongues ou linéaires-lancéolées, très-entières, et portent seulement quelques bractées dans leur partie supérieure; leurs calathides sont jaunes, terminales et solitaires. Les poils dont elle est couverte sont de deux sortes: les uns, très-courts et étoilés, forment un duvet continu; les autres, au contraire, sont très-long, criniformes et espacés. (G..N.)

\* HISPIDULE. BOT. PHAN. Syn. de Gnapthale dioïque. (B.)

HISTER. INS. V. ESCARBOT.

\* HISTERAPETRA OU HISTEROLITHOS. POLYP. Bertrand donne ces noms aux Polypiers du genre Cycloolithes. V. ce mot. (LAM..X.)

HISTOIRE NATURELLE. Science dont l'objet est la connaissance des corps soit bruts, soit organisés, qui composent l'ensemble de notre globe. En lui consacrant ce Dictionnaire, nous n'avons garde de disconvenir qu'il n'en est guère de plus féconde en grands résultats; mais vouloir que tout dans l'Univers, et les productions même de l'art soient de son ressort, parce que les arts ne peuvent rien produire qui ne provienne primordialement des corps naturels, nous paraît un étrange abus des mots et des choses. Nous consentirions volontiers à ce que « le grand tout fût englouti comme dans la nature seule, » selon l'expression de Virey (Diction. de Déterville, T. XIV, p. 54) : mais il n'est pas exact de dire, avec cet auteur, que l'Histoire Naturelle soit la science universelle et unique. Virey nous paraît avoir confondu la science dont il est ici question avec la physique générale, et pris la nature même pour son histoire. Si nous accordons « que la *Créature reine des créatures* (c'est-à-dire l'Homme), que la moisissure imper-

ceptible et les colosses du règne végétal, que la Baleine et le Goujon, que l'atome de sable et le mont sourcilieux appartiennent à son domaine, » nous n'accordons pas absolument que « tout ce qui est sublime et admirable, ce que les cieux, les airs et la mer ont d'inconcevable, les globes innombrables, » etc., en soient aussi. Ces choses rentrent dans des sciences fort différentes. Les astronomes qui arrivent aux plus grands résultats qu'ait pu atteindre l'esprit humain, n'ont jamais prétendu que la connaissance des Mousées ou celle des Araignées, par exemple, fussent des dépendances de l'empire d'Uranie, par la raison que la terre étant une planète, tout ce qui appartient à son histoire rentre dans celle des planètes, et conséquemment dans celle des cieux. Le soleil, les comètes et les signes du zodiaque, en un mot « les astres qui roulent sur nos têtes » sont aussi étrangers à l'Histoire Naturelle, que l'Eléphant, la Musaraigue, un Moineau franc ou la Sardine le sont à l'astronomie. Il en est de même de la métaphysique, de la mécanique, de l'aérostatique, de l'hydrostatique et des mathématiques qui ne sont pas des branches de l'Histoire Naturelle, parce que certains Animaux grimpent, que les Oiseaux volent, et que les Poissons nagent. De pareilles logomachies sont indignes d'une science dont l'application doit se borner, pour les personnes qui ne s'en occupent point dans le but d'y trouver une inépuisable mine de vaines phrases, aux êtres réels et tels que la nature nous les présente, soit à la surface de la terre, soit dans son sein, soit dans les eaux, ou peuplant les airs. Chacun de ces êtres a ses caractères propres; il en a de communs avec le reste de la création; le naturaliste observant les affinités ou les différences qui résultent de ces caractères, en fait la base de systèmes propres à faciliter la connaissance de chaque objet ou de méthodes qu'il imagine se rapprocher le plus de la marche suivie par la na-

tute dans la production successive des espèces dont se compose son vaste ensemble.

De temps immémorial, les Hommes remarquèrent autour d'eux trois grandes modifications de l'existence, qui, par leur aspect général, frappent d'abord les plus inattentifs : l'état brut ou inanimé, le végétant et le vivant. Soumis à l'assentiment commun, les naturalistes adoptèrent les divisions primaires qui résultaient de ces trois modifications, et le grand Linné lui-même n'en imagina pas d'autres; mais il soupçonnait la possibilité d'une quatrième coupe. « Les corps naturels, disait-il, sont tous ceux qui sortirent de la main du créateur pour composer notre terre; ils sont constitués en trois règnes aux limites desquels se confondent les Zoophytes. » Ces trois règnes sont :

Le MINÉRAL, formé par de simples agrégations qui ne vivent ni ne sentent.

Le VÉGÉTAL, composé de corps organisés vivans qui ne sentent pas.

L'ANIMAL, composé de corps organisés vivans et sentans.

Le règne minéral, ainsi caractérisé, est parfaitement tranché; essentiellement inerte, mais base de toute organisation, il consiste non-seulement dans la composition des terrains, des roches, des minéraux, des cristaux, des plus légères scories volcaniques, mais encore dans la substance même des êtres organisés. Ceux-ci ne semblent doués de la faculté nutritive et assimilatrice en vertu de laquelle ils croissent, se conservent et se perpétuent, que pour préparer durant leur vie des augmentations au règne minéral. Ainsi le fœtus de tout Animal que soutient une charpente osseuse, ou le Mollusque et le Conchifère naissant, n'offrant dans leur état rudimentaire aucune trace de phosphate calcaire, doivent, en se développant, préparer cependant une plus ou moins grande quantité de cette substance qu'à l'heure de leur mort les uns et les autres rendront au sol.

Ainsi, parmi les Plantes, la Prêle avec ses aspérités rugueuses, le Bambou avec son Tabaxir, auront également préparé de la Silice. Tout Végétal, tout Animal devant laisser après lui et pour reliques de son existence une quantité quelconque de détritits appartenant au règne inorganique, peut donc être comparé à ces appareils que l'Homme, rival de la nature, imagine pour changer en apparence la substance des corps, et par le secours desquels il fait du verre avec des Métaux, des huiles essentielles avec des Plantes, du noir d'ivoire avec des os. Sous ce point de vue, le règne minéral cesse d'être du domaine de l'Histoire Naturelle qui, ne considérant que les attributs spécifiques, renvoie à la physique proprement dite et à la chimie ce qui concerne les lois de la composition et la connaissance de la substance des êtres. Nous remarquerons cependant qu'il est une série de corps naturels qui, tout inorganiques qu'ils sont, ne sauraient appartenir au règne minéral. C'est celle qui se compose des fluides impondérables, manifestés à nos sens seulement par quelques-unes des propriétés qu'il nous est donné de leur reconnaître. Ces corps, car tout étherés qu'on les puisse concevoir, ils n'en sont pas moins des corps, se lient trop intimement aux objets dont s'occupe l'Histoire Naturelle pour en pouvoir être absolument rejetés, et nous avons cru devoir leur consacrer divers articles dans cet ouvrage. V. AIR, ATMOSPHÈRE, ELECTRICITÉ, FEU, GAZ, LUMIÈRE, etc.

Quoiqu'il y ait des Minéraux qui présentent des phénomènes qui semblent avoir une sorte d'analogie avec quelque végétation, aucune production du règne minéral ne peut être confondue avec les Plantes ou les Animaux par qui ce soit; mais les Animaux et les Végétaux sont moins distincts. A la vue d'un Chameau et d'un Palmier, d'un Brochet et d'une Renoncule, d'un Papillon et d'une Graminée, d'un Limaçon et d'un Li-

chen, d'un Oiseau et d'un Champignon, tout le monde, sans doute, distinguera à l'instant l'Animal de la Plante, et le vulgaire ne concevra même pas qu'il soit possible qu'on manque de caractères absolus pour séparer la Plante de l'Animal; mais en descendant aux limites des deux règnes, on éprouvera bientôt de grandes difficultés pour établir la séparation. On y trouvera des Animaux végétans, se reproduisant par bouture, et ne jouissant pas de la faculté locomotive, faculté que néanmoins Linné donnait pour complément des caractères de son troisième règne. On y trouvera, d'un autre côté, des êtres qu'à leur forme, qu'à leur couleur, qu'à leur organisation intime il est impossible de distinguer des Végétaux, et qui pourtant se meuvent spontanément, déterminés par un instinct d'élection qu'il n'est pas permis de méconnaître; on y trouvera des Polypiers corticières dont l'axe n'a rien qui puisse avoir eu vie; on y trouvera enfin de véritables pierres dont la texture est comme celle de certaines cristallisations confuses, mais ouvrage inanimé d'êtres gélatineux, amorphes, évidemment vivans, et déjà bien élevés par diverses facultés au dessus du Végétal inanimé. Ce sont ces êtres ambigus dont Linné signalait l'importance sous le nom de Zoophytes, ainsi que nous l'avons déjà dit, et à l'existence desquels concouraient sur leurs limites, selon l'expression de ce législateur, les trois règnes de la nature. Cependant peut-on ranger parmi les Végétaux des créatures dont quelques parties au moins vivent dans le sens véritable du mot vivre? Peut-on faire des Animaux de créatures végétantes qui ne sauraient agir ni se déplacer? Ne devrait-on pas enfin reléguer parmi les pierres ces nombreuses tribus madréporiques où l'animalité, presque nulle, laisse à la partie brute le principal rôle dans une formation apathique? Tous ces êtres, qui sont à la fois des Animaux, des Plantes ou des Minéraux, et qui ne peuvent conséquemment rentrer d'u-

ne manière exclusive dans l'un des trois règnes adoptés jusqu'ici, ne doivent-ils pas former un règne nouveau dont plusieurs naturalistes ont déjà réclamé l'établissement, et que nous avons le premier proposé de fonder sous le nom de Psychodiaire.

Les PSYCHODIAIRES seront conséquemment les êtres ambigus végétans ou vivans alternativement, et privés, sinon pendant toute leur durée, du moins pendant leur existence agglomératrice et végétative, du mouvement locomotif, c'est-à-dire de celui au moyen duquel un véritable Animal jouit de la faculté de se transporter d'un lieu dans un autre, et de choisir le site de son habitation; faculté bien plus influente sur la nature des êtres qu'on ne l'a supposé jusqu'ici; car elle est le résultat des besoins, et elle nécessite un certain calcul de convenance auquel l'intelligence doit peut-être le premier de ses moyens de développement. Cette faculté locomotive, qui n'a pas besoin d'être portée au dernier degré de perfection pour déterminer de grandes modifications dans l'intellect, trace la limite la plus tranchée qu'on puisse établir entre la Plante et l'Animal. En vain voudrait-on considérer comme une sorte de locomotion, le déplacement des Orchidées par le moyen de leurs bulbes et la dissémination par drageons ou par des racines traçantes; la Plante ne change véritablement pas de lieu, quel que soit son mode de croître, et ne saurait choisir, dans le sens qu'on attache à ce mot, la place où sa graine doit reproduire. L'Animal choisit, au contraire, le berceau qui convient à sa progéniture, et cette progéniture développée choisit à son tour une patrie dont elle change, selon les états par où elle passe avant d'arriver à l'état définitif qui est propre à son espèce.

D'après ces considérations, on pourrait modifier les classifications primaires, appelées RÈGNES, comme on le voit dans le tableau annexé à cet article.

# TABLEAU D'UNE DISTRIBUTION DES CORPS NATURELS EN CINQ-RÉGNES.

## INORGANIQUES.

*Éternels*, où chaque molécule représente un corps complet, et chez qui la forme, entièrement accessoire, ne saurait être qu'une agglomération inerte, soumise à des lois mécaniques d'où ne peut résulter rien qui ressemble à la vie et qui établisse un individu.

## RÈGNE ÉTHÉRÉ.

— *Molécules invisibles*, quelques grossièrement qu'on emploie pour les découvrir, de formes inappréciables, pénétrantes, ne se manifestant à tel ou tel de nos sens que par certaines de leurs propriétés. (Les fluides impalpables, tels que la Lumière, le Feu, l'Électricité, peut-être le Fluide magnétique, etc.)

**MINÉRAL.** — *Molécules de formes déterminables* ou du moins aisément perceptibles à la plupart de nos sens, soit qu'on les rencontre naturellement agglomérées en masses homogènes ou mélangées, soit qu'on les retrouve éparées ou déguisées dans le reste de la nature et servant de base aux corps organisés. (Les Sels, les Roches, les Substances minérales, etc.)

## ORGANISÉS.

*Perissables*, où toute base moléculaire obéissant à des lois d'assimilation dont le mouvement paraît être le premier principe, est asservie à des formes spécifiques de la complication desquelles résultent des individus jouissant proportionnellement de facultés végétales et vitales.

## VÉGÉTAUX.

..... **VÉGÉTAL.** — Où chaque individu, insensible, sans conscience de son être en aucun temps, entièrement privé de la faculté locomotive, meurt sur la place où il végète. (Tout ce que les botanistes regardent comme des Plantes, moins quelques-unes de leurs Cryptogames.)

## VÉGÉTAUX et VIVANS.

Successivement. **PSYCHODIAIRE.** — Où chaque individu apathique se développe et croît à la manière des Minéraux et des Végétaux, jusqu'à l'instant où des propages animés répandent l'espece dans des sites d'élection. (Les Arthroïdes, les Spongiaires, la plupart des Polypiers.)

## Simultanément.

**ANIMAL.** — Où chaque individu sensible, ayant la conscience de son être et doué de la faculté locomotive, choisit, pour y vivre, le site convenable à son espèce. (Les Rayonnés, les Verdâtres, les Mollusques, les Articulés.)

## CORPS NATURELS,

### NATURALIA.

*Corpora cuncta Crea-  
turae manu constituta,  
Tellurem constituenda,  
Lina, Syet. Nat.*

Ainsi restreinte dans ses véritables limites, l'Histoire Naturelle est encore une des plus vastes sciences dont le sage se puisse occuper. La variété des objets qui composent son domaine est infinie : il n'est pas besoin d'en peindre emphatiquement les beautés pour la rendre aimable ; et prétendre en prouver l'importance à qui ne la conçoit pas, n'est qu'une puérilité. Essayer surtout de le faire en arguant des causes finales, n'appartient plus au siècle de la raison. À quoi bon en effet s'évertuer « à démontrer que tous les êtres, même maléfaisans, sont utiles dans la nature » ? et nouveau Micromégas, « aborder dans l'une de ces sphères magnifiques, de ces astres errans qui, de même que notre planète, roulent autour du brillant soleil, pour contempler les productions de la terre ? » On est, ce nous semble, plus à portée de le faire sur la terre même, et « qu'on y soit enchanté d'examiner les fureurs des Lions et des Crocodiles, ..... ou le Merle, Orphée des déserts, faisant retentir de ses regrets les échos des montagnes au lever de l'aurore. » De tels spectacles doivent se mieux saisir de près que d'un astre errant quelconque qu'on pourrait choisir dans l'espace pour y assister. Ce n'est point dans ce style que Buffon écrit ses immortels traités. À la vérité, trop souvent entraîné par la fougue d'une brillante imagination, on vit ce grand homme dédaigner l'esprit de méthode sans lequel la science n'est plus qu'un chaos ; mais combien de raison, de philosophie, de goût scintillent en général dans ses tableaux ! quel coloris les anime ! quelle pompe d'expressions convenables les relève ! De vaines épithètes, péniblement échafaudées, des rapprochemens monstrueux n'y déshonorent jamais la marche d'un discours où le nombre et la période ne causent pas la moindre obscurité. Buffon ne prétend pas faire briller son sujet ; il se contente de briller par son sujet même. Il voit, il saisit les traits de la nature dans leur noble simplicité, il en rend

fidèlement la merveilleuse physiologie. Son génie, qu'inspire la majesté du spectacle, se manifeste par la sagesse et par la propriété des termes. Il faut méditer les préceptes que donne ce grand maître sur la manière dont l'Histoire Naturelle doit être écrite. Son discours à ce sujet (T. 1 de l'édition de Verdière) est l'un des plus beaux morceaux qu'ait enfanté le génie de notre langue, vivifié par la fécondité de la nature même. On ne saurait trop le relire et le méditer ; on n'y trouvera point que cette science est la source de la vie du genre humain sur la terre, pour dire que si les corps naturels n'existaient point, le genre humain ne pourrait exister. Mais qui en doute ? et sans appartenir au genre humain, quelle est la créature qui pourrait persévérer dans l'Univers si toutes les autres venaient à disparaître ? L'Histoire Naturelle n'est d'ailleurs pas la nature, ce n'est que sa connaissance. Confondre ces deux choses serait confondre la cité des Césars avec les Annales de Tacite. Si la nature pourvoit à nos besoins, son histoire n'y a que des rapports indirects. On peut ne pas avoir la moindre notion en Histoire Naturelle et pourtant appeler au secours de la boulangerie et de la pâtisserie les bienfaits des Végétaux (Diction. de Dictionnaire, T. XIV, p. 566), élever des Poules, faire du marroquin, atteler le Bœuf à la charrue, planter de la Livèche pour chasser les Serpens, supposé que cette Ombellifère ait une telle propriété, mettre en fuite des Grillons avec de la Carotte râpée, faire enfin mourir les Poux avec de la Staphysaigre, etc., etc. (*loc. cit.*, p. 570). Les Arabes ne sauraient être regardés comme des naturalistes, parce que dans leur désert ils dressent le Dromadaire. Avancer que « l'agriculture, base de toute civilisation, ne saurait se perpétuer sans l'Histoire Naturelle, en s'écriant : que deviendriions-nous sans le Cheval, le Bœuf, la Vache, la Brebis, la Chèvre et l'Ane qui sont de son domaine ? » n'est-ce pas raisonner à la manière

du maître de danse et du maître de musique de M. Jourdain ? Le *cui bono* est la question de l'ignorance, quand elle n'est pas celle de la haute raison. Il faut laisser parler l'utilité des choses même, pour toute réponse; cependant, comme le grand Linné traita cet article dans un autre goût, à la vérité, que certains amateurs des causes finales l'ont fait de nos jours, nous croyons devoir en toucher à notre tour quelques mots.

L'utilité de l'Histoire Naturelle est dans l'appui que prête son étude à la sagesse humaine pour détruire les préjugés honteux qui l'obscurcissent trop long-temps, et dans la recherche des idées justes qui doivent nécessairement résulter de sa connaissance. L'erreur ne lui saurait résister : elle est la plus importante des sources de vérités. Son avancement a depuis vingt-cinq ans détruit peut-être plus d'absurdités que n'en avaient osé attaquer tous les philosophes ensemble : en persévérant, pour l'approfondir, dans les voies où les naturalistes dignes de ce nom dirigent maintenant leurs investigations, le dix-neuvième siècle ne sera pas révolu, que les sciences physiques auront fourni les véritables moyens de renverser en Europe les dernières barrières que la superstition prétend encore opposer au développement de notre raison. Un tel résultat sera la meilleure des réponses que l'on puisse faire à la question du *cui bono*. Nous doutons que des raisonnemens renouvelés de M. le prieur de l'abbé Pluche, dans son Spectacle de la Nature, en présentent d'aussi satisfaisans.

L'Histoire Naturelle n'est devenue réellement une science que fort récemment : on a cependant imaginé d'ajouter à son illustration, en la faisant remonter à la plus haute antiquité. Sans examiner si Adam en fut le premier nomenclateur, nous dirons qu'il ne nous paraît guère plus clair qu'Orphée, Linus ou le centaure Chiron, que Démocrite ou Epicure, qu'Héraclite, que Thalès, et que

Platon ou autres sages de la Grèce aient été des naturalistes. Dans les temps reculés, Aristote seul mérita ce nom. Il embrassa l'ensemble des connaissances humaines, à la vérité moins étendues de son temps qu'elles ne le sont aujourd'hui, et l'étude de la nature fut pour lui une des branches importantes de ces connaissances. Les autres philosophes grecs ne s'occupèrent guère que de quelques points de la science; Dioscoride et Théophraste jetèrent seulement les fondemens de la botanique : on ne peut regarder comme des zoologistes Élien ni Oppien, auteurs de simples traités de pêche ou de chasse, et quant à Salomon, qui connaissait toutes les Plantes, depuis l'Hysope jusqu'au Cèdre du Liban, on doit présumer qu'il n'eut pas beaucoup de disciples parmi ses Juifs, dont pas un, depuis le règne de ce prince, ne s'est occupé d'Histoire Naturelle, si ce n'est, de nos jours, l'ichthyologiste Bloch. Pline pourrait être considéré comme le second des naturalistes de l'antiquité; mais, bien inférieur à l'illustre Aristote, il n'observa point lui-même les choses dont il discourt : adoptant sans critique les contes populaires les plus absurdes, compilateur crédule, narrateur prolix, déclamateur emphatique, ses écrits sont plutôt l'histoire des erreurs que l'état des connaissances physiques de son temps. En vain Buffon affectait un grand respect pour ce Bomare romain, et voulut consolider sa réputation faite durant les siècles d'ignorance; Pline n'en est pas plus estimé des naturalistes modernes justement révoltés par l'amas de préjugés sur lequel se fondaient ses doctrines.

Long-temps après Pline, on ne trouve guère que des médecins arabes qui, commentant les écrits de l'antiquité, effleurent plus ou moins l'Histoire Naturelle; mais bientôt l'Europe accorde une attention toute particulière à cette science; on l'étudie d'abord dans les vieux livres; on la médite ensuite dans la nature même : des observateurs s'élèvent de

toutes parts, et lui découvrent de nouvelles beautés. Les fruits de leurs travaux sont recueillis et coordonnés dans plusieurs traités généraux ou particuliers. Linné apparaît, compare ce qui s'était fait, embrasse toute la création, en devine les lois, imagine pour en peindre les détails un langage nouveau; son *Systema naturæ* en présente l'ensemble, et, dans ce grand essai, tous les êtres connus, asservis à trois règnes, sont disposés méthodiquement, de façon à ce qu'on les y puisse aisément reconnaître.

Cependant la route philosophique ouverte par le législateur suédois, fut d'abord inconnue de ses propres admirateurs: plusieurs d'entre ceux-ci crurent que la nomenclature constituait la science, quand Linné n'en avait prétendu faire pour les savans de tous les pays qu'un simple, mais rigoureux moyen de s'entendre. Les disciples de l'école d'Upsal pensaient suivre les traces de leur maître immortel, en substituant à la concise clarté de sa manière l'obscurité sécheresse de la leur; ils imaginaient avoir contribué à compléter le catalogue des productions de l'univers, quand ils n'avaient qu'indiqué dans une simple phrase générique ou spécifique, et d'après des caractères trop souvent arbitraires ou superficiellement établis, l'existence de quelque production naturelle jusqu'à eux inconnue. Ceux-là n'avaient pas mieux entendu les préceptes d'un grand homme, que les faiseurs de phrases vides n'ont compris la marche sublime de Buffon. Et ce Linné, qu'on accusait d'avoir métamorphosé en une science de mots stériles l'étude de la féconde nature, fut cependant celui qui le premier sentit l'importance des organes reproducteurs pour la classification des êtres, qui recommanda la recherche des affinités par lesquelles se lient les familles, soit des Plantes, soit des Animaux, qui proclama que la formation de ces familles était le but vers lequel on devait tendre, et duquel enfin les coupes génériques, établies sur des bases in-

destructibles, se reproduisent sans cesse dans les ouvrages même de ses plus ardens détracteurs, soit que dans la fièvre d'innovation qui agite ceux-ci, ils les élèvent à la dignité d'ordres et de classes, soit qu'ils les rabaisent au rang de sous-genres ou de simples sections.

Buffon qui, s'essayant d'abord à peindre la nature, était encore loin d'apprécier l'importance que présentent dans son immensité jusqu'aux moindres détails, et qui, dans la marche encore incertaine de son pompeux début, prit quelquefois pour étroites et mesquines des idées d'ailleurs fort raisonnables, se déclara de prime abord l'antagoniste de toute nomenclature systématique. Plus tard et lorsqu'il fut devenu aussi profond naturaliste qu'il était né grand écrivain, il n'en eût certainement foudroyé que l'abus. Condamné par l'éclat de ses premiers succès à s'égarer dans de fausses routes, Buffon devint à son tour, et certainement malgré lui, le chef d'une école où le verbiage ampoulé d'innombrables imitateurs fut substitué à la sublime éloquence du modèle: école déplorable, où les disciples s'affranchissant du salutaire joug des lois de la raison, affectant le mépris pour toute idée régulière, négligeant l'observation, sacrifiant l'inaltérable vérité quand elle ne s'accordait point à leurs fausses vues, cherchant des rapports dans des choses qui n'en sauraient avoir, et s'abandonnant à la déplorable facon de leur imagination, crurent pouvoir écrire de ce qu'ils n'avaient pas étudié. L'aridité des nomenclateurs était cependant moins contraire aux progrès de la science que ne devait l'être l'effluve verbeuse de ceux qu'on pourrait appeler aussi des *Romantiques* en Histoire Naturelle. En effet le sec Hasselquist lui-même ajouta quelques découvertes à la masse des faits déjà connus; mais que purent enseigner les Etudes de Bernardin de Saint-Pierre, par exemple, sinon l'art de parer les plus niaises rêveries des atours de la raison, et de donner à des extrava-



gances, par l'arrangement de mots bien assortis, cette tournure élégante qui séduit l'ignorant et entraîne malheureusement jusqu'à des esprits éclairés? Plus d'un lecteur trouvera cette sentence au moins sévère; mais les temps sont venus où l'on ne saurait tenir d'autre langage; et nous le devons avouer, quoiqu'en pût murmurer l'orgueil national trop souvent confondu avec le patriotisme, l'Histoire Naturelle fût demeurée déviée et stationnaire en France, si le génie linnéen n'y eût enfin pénétré par les efforts des Gouan, des Broussonnet, des Bosc et des Brongnart. C'est ce génie fécondé par son union aux grandes vues Buffoniennes et dont les inspirations purent, à l'aide des beautés d'un style convenable, intéresser jusqu'aux gens du monde, qui brilla bientôt dans les œuvres de Lacépède; qui, ayant dès long-temps inspiré Jussieu, produisit ce *Genera* dont les premiers écrivains de Rome, au temps de sa gloire, n'eussent pas désavoué l'élégante latinité; qui enfin, se manifestant au sage Haüy, fit surgir de la cristallographie une science toute nouvelle. Lamarck, celui de nos savans qu'on peut le plus justement comparer à Linné, parce qu'il se monta d'abord un profond botaniste, Lamarck débrouilla dès-lors la confusion des Invertébrés, comme pour nous apprendre que ces Animaux, long-temps dédaignés, occupent un rang très-important dans la nature, soit qu'on les regarde comme les productions rudimentaires par où sa puissance organisatrice s'essaye, soit que l'on recherche dans leurs débris des matériaux pour écrire l'histoire des révolutions de notre globe. Geoffroy de Saint-Hilaire, pénétrant dans l'organisation intime des vertèbres, nous vint à son tour révéler plusieurs des mystères de leur formation. Cuvier, enfin, évoquant du sein de la terre les races perdues qui en peuplèrent autrefois la surface, éclairant la géologie et la zoologie l'une par l'autre, rétablissant, pour ainsi dire, les

chartes où furent déposés les titres chronologiques d'un monde primitif, disposant dans un ordre naturel toutes les créatures vivantes, assignant à chacune d'elles son véritable nom, Cuvier enfin, réunissant en lui et Linné et Buffon, devint le modèle à suivre dans la manière d'écrire l'Histoire Naturelle, sous le double rapport du style et de la méthode.

Un seul obstacle pourrait néanmoins aujourd'hui suspendre les progrès de la science que portèrent à un si haut degré de splendeur les illustres professeurs du Muséum de Paris. La confusion menace de s'y introduire depuis que l'auteur du moindre mémoire prétend établir sa terminologie et d'innombrables divisions, imaginées seulement pour trouver l'occasion d'accumuler des noms inusités, la plupart d'une prononciation presque impossible.

Buffon, dans ce discours sublime que nous avons cité plus haut, avait déjà signalé de tels abus. « Un inconvenient très-grand, disait-il, c'est de s'assujettir à des méthodes trop particulières, de vouloir juger de tout par une seule partie, de réduire la nature à de petits systèmes qui lui sont étrangers, et de ses ouvrages immenses en former arbitrairement autant d'assemblages détachés, enfin de rendre, en multipliant les noms et les représentations, la langue de la science plus difficile que la science même.... Actuellement la botanique elle-même est plus aisée à apprendre que la nomenclature qui n'en est cependant que la langue. » Qu'eût dit ce grand maître au siècle où nous vivons? Indépendamment d'un détuge de volumes dont très-peu contiennent quelques nouveautés, on y imprime annuellement dans le monde plus de cent journaux ou recueils scientifiques qui se composent de trois à quatre mille notices ou articles sur l'Histoire Naturelle; on peut calculer que l'un portant l'autre, dix noms nouveaux dont la moitié au moins sont de doubles ou de quadruples emplois, apparaissent dans cha-

cun de ces écrits. En un siècle, conséquemment, quatre millions de termes dont la nécessité ne saurait être démontrée, seront entassés et rebuteront nécessairement les esprits justes. Veut-on nous réduire à faire des vœux pour qu'il s'élève un nouvel Omar? *V. NOMENCLATURE et TERMINOLOGIE.*

L'Histoire Naturelle est devenue si vaste qu'il est difficile aujourd'hui à un seul Homme de l'embrasser tout entière. On l'avait originairement divisée en trois parties qui correspondaient à la connaissance des trois règnes : la MINÉRALOGIE, la BOTANIQUE et la ZOOLOGIE ; on a dû diviser encore ces trois divisions : ainsi la GÉOLOGIE et la CRISTALLOGRAPHIE ont été séparées de la première. Outre la PHYSIOLOGIE et l'ANATOMIE qui sont résultées des deux autres, la Zoologie se divise maintenant en presque autant de branches distinctes qu'elle contient de classes ; ainsi la MAMMOLOGIE est la connaissance des Mammifères, l'ORNITHOLOGIE celle des Oiseaux, l'ÉRÉTOLOGIE celle des Reptiles, l'ICHTHYOLOGIE celle des Poissons, la MALACOLOGIE, nom que nous eussions dû préférer dans ce Dictionnaire au mot CONCHYLOLOGIE, celle des Mollusques, l'ENTOMOLOGIE celle des Insectes, etc. On peut en faire autant en botanique, où l'AGROSTOGRAPHIE est déjà la science des Graminées, la MYCOLOGIE celle des Champignons, et l'HYDROPHYTOLOGIE celle des Végétaux d'abord appelés Thalassiophytes par Lamouroux. *V. tous ces mots.* Il ne faudrait cependant pas abuser de l'établissement de telles sections et prétendre créer avec des noms nouveaux autant de sciences distinctes dans l'Histoire Naturelle qu'il y existe de rameaux ; on doit surtout éviter d'y introduire de ces désignations hybrides, que condamnent les lois de la terminologie. Quant à la manière d'étudier l'Histoire Naturelle, *V. MÉTHODE et SYSTÈME.* (B.)

\* **HISTRICES** ou **HISTRIX.**  
**ÉCHIN. FOSS.** Quelques Oursins fossi-

les à mamelons saillans entourés d'un anneau relevé, composé de très-petits mamelons, ont été ainsi nommés par Impérati. (LAM..X.)

**HISTRION.** OIS. Syn. de Canard à collier. *V. CANARD.* (DR..Z.)

\* **HISTRIONELLE.** *Histrionella.*  
**INF.** Genre dont nous avons proposé l'établissement dans la famille des Cercariées, où il se distingue déjà par une certaine complication d'organes, puisqu'outre la queue qui termine le corps des Animaux qui le composent, on distingue déjà dans l'étendue de ce corps un globule translucide permanent, fort distinct de la molécule organique. Müller a même cru apercevoir des yeux rudimentaires dans l'une des espèces, mais ce savant naturaliste nous paraît s'être trompé. Les Histrionelles, du moins la plupart, ont absolument la forme des Cercaires proprement dites et des Zoospermes ; mais outre que leur corps est plus allongé, cylindrique au lieu d'être globuleux ou comprimé, ce corps semble, sous le microscope, prendre des formes diverses, attendu qu'il est contractile. Nous en signalerons quatre espèces : 1° l'Histrionelle fourchue, *Histrionella fissa*, N. (*V. pl. de ce Dict.*), ovale-oblongue, atténuée postérieurement où elle se termine en queue sétiforme, par laquelle elle se fixe et se contracte à la manière de certaines Vorticellaires, avec lesquelles elle présenterait des rapports, si elle n'était dépourvue d'organes ciliaires ; elle est fissée antérieurement où elle porte un globule tellement transparent, qu'on dirait un trou. Nous avons découvert cet Animal, parmi les Conferves, dans la vallée de Montmorency. Il nage souvent en décrivant un mouvement spiral par la longueur de son axe. 2° Histrionelle Poupée, *Enchelis Pupula*, Mull., *Inf.*, tab. V, fig. 21-24, *Encycl. Inf.*, pl. 2, f. 30 ; elle se trouve dans l'eau des fumiers aux premiers dégels ; sa queue est obtuse et fort courte, et en avant quand elle nage avec un mouvement circulaire